

Q. Mais vous dites qu'ils sont plus intelligents ?—Ils sont plus intelligents, car ils ne sont pas des travailleurs ordinaires.

Q. Comment le travailleur chinois ordinaire se compare-t-il sous le rapport de l'intelligence avec le travailleur blanc ordinaire de ce pays ?—Eh ! bien, je pense qu'il lui est inférieur d'un degré.

Q. Vous pensez qu'il lui est un peu inférieur ?—Je pense qu'il lui est de beaucoup inférieur. Vous ne pouvez pas trouver que je sache aucune classe de travailleurs blancs qui, par économie s'entassent dans un bouge, au point de se mettre, par exemple, 20 personnes dans une chambre de 10 pds. par 12, et couchent trois dans un lit, avec trois rangées de lits les uns par dessus les autres. Et tout l'ameublement de cette hutte où vivent vingt chinois ne vaut pas plus de \$2.50.

*Par M. Trow :—*

Q. Quelle est en général la santé de ces gens, dans les circonstances que vous venez de mentionner ?—Leur santé est bonne pour la raison qu'ils sont très propres. Ils se lavent très régulièrement. Ils ne pourraient pas vivre serrés comme ils le sont dans les bouges où ils demeurent, s'il en était autrement. Il ne peut pas en être question.

*Par M. Charlton :—*

Q. Est-ce qu'ils ventilent convenablement ces bouges ? Est-ce qu'ils renouvellent l'air ?—En entrant dans une de ces maisons qu'ils occupent, la première impression sur un blanc est contr'eux ; mais cette odeur particulière résulte des choses qu'ils mangent ; elle n'est pas causée par habitudes malpropres ou par des effluves venant de leurs corps ; mais l'odeur qui saisit en entrant vient des matières qu'ils mangent. Cette odeur est en outre mêlée à la fumée du tabac et leur tabac est saturé d'opium ; et la senteur de l'opium, du tabac et de leurs aliments réunis produit cette impression défavorable dont j'ai parlé. Il y a un autre désavantage auquel leur présence dans notre province donne naissance. Supposons que vous soyez propriétaire dans la Colombie et que vous y ayez une maison à louer ; si nous avions 6,000 travailleurs blancs dans le pays, vous retireriez un certain montant de loyers de cette propriété qui en somme en ferait quelque chose qui en vaille la peine ; mais il n'en est pas ainsi avec les chinois ; ils loueront une maison isolée sur un terrain et ils ne sont pas plutôt en possession de la place qu'ils bâtissent, de chaque côté, des ailes suffisantes pour garder du vent et du soleil, et ils logent les gens de leur nation dans tous ces logements additionnels ; mais ils ne se contentent pas de cela, si la terre a quelque valeur, ils la fouilleront et creuseront des caves et ils logeront du monde là dedans ; ou bien il élèveront le toit et feront des chambres dans le grenier où ils vivront plus entassés que des rats dans leur nid.

*Par M. Thompson (Caribou) :*

Q. Ils mettent aussi leurs porcs et leurs volailles dans la maison, n'est-ce pas ?—Je ne les ai jamais vus tenir leurs porceaux dans la maison.

Q. Ils y tiennent leurs volailles, cependant, n'est-ce pas ?—Ils tiennent leurs volailles dans la maison, s'il survient une nuit froide, mais non leurs porcs. Je pense plutôt que ces gens sont propres ; en somme ils sont plus propres que la généralité des classes ouvrières blanches le seraient dans de pareilles circonstances.

*Par M. Connell :—*

Q. Les chinois ont-ils une organisation dans les villes ? y ont-ils un chef ?—Je crois qu'ils sont gouvernés par les agents des six compagnies. C'est l'organisation que je leur connais.

*Par M. Trow :—*

Q. Ont-ils des temples et des écoles ?—Ils ont une pagode dans Victoria et c'est la seule que je connaisse dans la province.

Q. Ont-ils des écoles ?—Je ne sache pas qu'ils aient des écoles.

*Par M. Charlton :—*

Q. Ils n'ont pas beaucoup d'enfants à envoyer à l'école, je suppose ?—Ils ont très peu d'enfants dans ce pays, je crois.